

A movie poster for the film 'Rafiki'. The image shows a man and a woman in profile, facing each other. The woman on the left has her hair styled in braids with red and white beads. The man on the right is wearing a patterned headwrap and yellow-rimmed glasses. They are both smiling. The background is dark with out-of-focus lights in shades of blue, green, and red. The title 'RAFIKI' is written in large, bold, white capital letters in the lower center. Below it, the text 'Un film de WANURI KAHIU' is written in a smaller, white, sans-serif font.

RAFIKI

Un film de WANURI KAHIU



BIG WORLD CINEMA, AFROBUBBLEGUM, MPM FILM ET MÉTÉORE FILMS PRÉSENTENT



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

RAFIKI

Un film de **WANURI KAHU**

Avec
SAMANTHA MUGATSIA et **SHEILA MUNYIVA**

Kenya / Afrique du Sud / France | 82 min. | DCP VOSTF

SORTIE NATIONALE LE 26 SEPTEMBRE

Photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.meteore-films.fr et sur www.makna-presse.com

PRESSE

Makna Presse

Chloé Lorenzi

Tél. 01 42 77 00 16

info@makna-presse.com

DISTRIBUTION

Météore Films

11, rue Taylor – 75010 Paris

Tél. 01 42 54 96 20

films@meteore-films.fr



SYNOPSIS

À Nairobi, Kena et Ziki mènent deux vies de jeunes lycéennes bien différentes, mais cherchent chacune à leur façon à poursuivre leurs rêves. Leurs chemins se croisent en pleine campagne électorale au cours de laquelle s'affrontent leurs pères respectifs. Attirées l'une vers l'autre dans une société kenyane conservatrice, les deux jeunes femmes vont être contraintes de choisir entre amour et sécurité...

ENTRETIEN AVEC **WANURI KAHIU**

Quel a été le point de départ de *Rafiki* ?

■ Ce projet remonte à 2011, quand Steven Markovitz, le producteur, a souhaité initier des longs métrages adaptés d'œuvres de la littérature africaine contemporaine. Nous avons alors découvert la nouvelle *Jambula tree* de Monica Arac de Nyeko. J'ai écrit une première version du scénario puis j'ai décidé de transposer l'action, qui se situait en Ouganda, à Nairobi. Jenna Bass, la coscénariste, m'a alors rejointe pour rédiger un script qui fonctionne totalement avec cette nouvelle localisation. Nous avons ajouté quelques autres éléments, en particulier ce qui concerne la relation des filles avec leur père, mais nous avons tenu à conserver l'esprit du livre.

Le titre *Rafiki*, qui signifie « amie », s'est-il imposé rapidement ?

■ Ce n'était pas notre premier choix, pendant longtemps nous avons conservé le titre du livre, *Jambula Tree*. *Rafiki* s'est ensuite imposé, c'est le mot qu'on emploie en swahili au Kenya quand on est engagé dans une relation et qu'on ne veut pas définir la nature de la relation. On dit juste : « C'est mon ami(e) ».

Rafiki s'ouvre avec une séquence dans laquelle explose l'énergie de la jeunesse kenyane, qui danse, fait du skate... Le film dresse un portrait de Nairobi aujourd'hui.

■ C'était important de montrer cette ville que nous aimons et dans laquelle j'ai grandi. Elle s'étend et devient de plus en plus moderne, avec chaque jour de nouvelles routes, de nouveaux bâtiments. Elle est de plus en plus animée et dynamique, pleine de vie. Nous avons aussi une formidable culture de la jeunesse à Nairobi. Nous voulions représenter, notamment les clubs, ces lieux où les jeunes Africains vont s'amuser comme le font les jeunes du monde entier. Aujourd'hui, les artistes kenyans collaborent sur le plan créatif dans des tas de disciplines, de la musique au cinéma en passant par les arts graphiques, et nous tenions à ce que certaines de ces personnes soient présentes dans le film, par exemple dans la bande-son avec quelqu'un comme Muthoni Drummer Queen, ou le générique de début qui a été conçu par une très jeune artiste, Jebet Nava. Il fallait que la musique reflète à la fois le monde intérieur des personnages et aussi le genre de musique qu'on écoute actuellement à Nairobi, afin qu'on puisse vraiment ressentir le tempo de la ville en

regardant et en écoutant le film. C'était extrêmement important qu'on ne montre pas seulement la ville de Nairobi mais aussi les gens qui la font.

Revendiquez-vous l'adjectif « pop » pour qualifier l'esthétique du film ?

■ Oui, il y a des éléments pop, dans les couleurs mais aussi dans la bande-son qui reflète les goûts de la jeunesse d'aujourd'hui. Avec d'autres artistes, nous avons créé le collectif *Afrobubblegum*, dont l'ambition est de créer des images « fun, féroces, et frivoles ». C'est né de l'envie de lutter contre l'idée que la création africaine est forcément sérieuse. Certains pensent que les gens ont un accès limité à l'art et que par conséquent il faudrait que les œuvres aient une dimension nationaliste ou fassent passer un message. Or, nous sommes convaincus que l'imagination n'est pas un luxe mais une nécessité, c'est la façon dont nous vivons le monde, c'est comme ça qu'on crée une culture et une identité. Avec *Afrobubblegum*,

il y a donc l'idée de la création pour l'amour de la création, et aussi le fait que les Africains doivent se voir comme des gens pleins de joie et d'espoir. Car nous sommes convaincus que la joie et l'espoir peuvent transformer les gens. Mais *Afrobubblegum* n'appartient pas à un territoire ou à une époque, et renvoie aussi au passé, et on peut trouver par exemple des représentants de l'*Afrobubblegum* dans l'art traditionnel.

L'imagination n'est pas un luxe mais une nécessité, c'est la façon dont nous vivons le monde, c'est comme ça qu'on crée une culture et une identité.



Aviez-vous des références picturales dont vous avez discuté avec votre directeur de la photo ?

■ Bien sûr. Mon chef opérateur voulait éviter les images de pauvreté gratuite, de souffrance, les images qui nous dépeignent autrement que comme beaux, vibrants et forts. Nous nous sommes référés à beaucoup d'artistes africaines comme Zanele Muholi, Wangechi Mutu ou l'Afro-américaine Mickalene Thomas. Ce sont des artistes, peintres et photographes, qui ont réalisées des œuvres très puissantes pour ce qui est de la représentation de la femme.

Car, finalement, *Rafiki* est un portrait sur la jeunesse et évoque aussi la condition des femmes au Kenya.

■ Oui, le film montre ce qu'on attend des femmes, spécialement dans une société où le poids du patriarcat est encore très fort, comme au Kenya. On y a une vision très limitée de ce qu'une femme est capable de faire. *Rafiki*

témoigne de la nécessité de déterminer qui on veut être par rapport à ce modèle, du désir d'aller au bout de ses rêves et de ses passions, tout en continuant à être accepté par la société dans laquelle on vit.

***Rafiki* est un film sur l'état amoureux. Quels ont été vos choix de mise en scène afin de traduire à l'écran les sentiments des personnages ?**

■ Les mouvements de caméra, les couleurs et les sons ont été déterminés en fonction des situations dans lesquelles se trouvent Kena et Ziki. Quand elles sont dehors, dans des lieux bruyants, pleins de monde, on a voulu créer à l'image une sensation de déséquilibre, l'idée qu'on est envahis pas les couleurs et les sons. Quand elles se retrouvent seules, il fallait que tout soit plus fluide, tranquille, comme si elles avaient trouvé une forme de sérénité, comme si elles étaient en phase avec ce qu'elles sont profondément. Pour nous, la métaphore de l'état amoureux, ce n'est pas le fait

d'être fou, d'avoir un comportement imprévisible, mais au contraire le calme et le silence. Parfois, il y a un décalage entre le son et l'image, car quand on se souvient d'une relation, on ne garde en mémoire que certains éléments, on n'a pas une mémoire exacte de ce qui s'est passé, on retient l'essence de ce moment. C'est cette essence que nous nous sommes efforcés de représenter, plutôt que quelque chose de littéral.

***Rafiki* témoigne du désir d'aller au bout de ses rêves et de ses passions.**

Vous montrez le poids des institutions au Kenya, à commencer par l'église, qui prône la générosité dans une première scène, avant de prôner la haine quand il s'agit des personnes LGBTI...

■ Il était important d'être en mesure de montrer une vision globale de la société kenyane sur l'homosexualité. Or, c'était une des premières questions qui allaient surgir : quel est le regard de l'église ? À l'intérieur de l'église, il y a vraiment cette idée du « nous contre eux ». Il fallait le montrer car nous savons le poids important que cela représente dans la société. Dans la scène de purification à laquelle est soumise Kena, il y a l'idée qu'on va pouvoir changer les gens, leur identité, changer qui ils sont à travers la pression sociale. Mais nous voulions aussi que ce soit un moment de réflexion

silencieuse pour Kena, l'occasion pour elle de s'interroger sur qui elle est, au sein de cet environnement, dans cette société où on est aussi défini par les autres.

Car on a le sentiment d'un village, avec aussi ce que ça suppose de commérages...

■ C'est un quartier assez vaste, avec des églises, des écoles, des magasins, entouré par un mur dont une des ouvertures donne sur un barrage. Nous voulions que le quartier reflète la population de Nairobi, des boda-boda, les chauffeurs de moto, aux hommes politiques de différents bords, en passant par les vendeurs en kiosques qui relaient les ragots. Le quartier bruyant, éclatant, intrusif s'opposait parfaitement à l'espace secret, calme, intime que les filles essaient de créer. Ces commérages, nous les avons envisagés comme le premier adversaire des filles. Ils donnent un aperçu de la nature des gens de ce quartier, de leurs opinions, de leurs croyances de ce qui est Bien ou Mal, avec l'idée de la communauté : comment les gens parlent les uns des autres ? Et pas seulement à propos de Kena et Ziki, mais de tous leurs voisins. Il y a toujours cette impression que quelqu'un vous écoute, ou s'invite dans la conversation, que vous le vouliez ou non.

Là-bas, tout le monde se connaît et tout se sait, la vie privée est un luxe.





Le père de Kena et celui de Ziki sont rivaux lors d'un scrutin politique. Pourquoi avez-vous choisi ce contexte électoral ? D'autant que la relation de Kena et Ziki permet aussi de montrer la complexité des rapports des filles à leurs parents.

■ Être un homme politique est une des choses considérées avec le plus d'estime au Kenya. Ce qui m'a donc intéressée, c'était de voir comment allaient réagir ces deux pères : vont-ils choisir leur fille ou leur carrière ? Qu'est-ce qui est le plus important à leurs yeux ? Je voulais examiner la confrontation entre leur ambition et ce qui se joue au sein de leur famille. Et, même si les parents ne comprennent pas leurs filles, ils ne les

rejettent pas totalement. Par exemple, la mère de Ziki la réconforte même si elle ne la comprend pas vraiment. Et le père de Kena est prêt à renoncer à beaucoup pour sa fille, y compris à son élection. Il s'agissait aussi de montrer quelque chose d'humain : comment on peut blesser les gens autour de nous quand on est soi-même blessé.

Comment avez-vous trouvé les interprètes de Kena et Ziki et comment avez-vous travaillé avec elles en fonction de leurs personnalités ?

■ Le casting a duré environ un mois et demi. Sheila Munyiva s'est présentée à une audition, et j'ai rencontré Samantha

Mugatsia lors d'une fête chez des amis. Samantha est musicienne, elle n'avait jamais joué la comédie, contrairement à Sheila. Quand nous leur avons proposé les rôles, elles ont pris le temps de réfléchir. Nous leur avons demandé d'en parler à leur famille et à leur entourage. Nous voulions être sûrs qu'elles avaient pris leur décision en toute connaissance de cause, de manière responsable. Puis nous avons commencé à travailler sur leur garde-robe, leur coiffure, en examinant ensemble de nouvelles pistes. Ce travail de création s'est fait avec elles. Je ne leur ai pas demandé de lire *Jambula tree*, mais elles se sont quand même documentées d'elles-mêmes. Je sais qu'elles ont lu par exemple *Stories of ourselves*, un livre collectif composé de récits sur l'homosexualité au Kenya.

Mais nous ne voulions pas qu'elles fassent trop de recherches, l'essentiel était qu'elles restent elles-mêmes, et investies dans le personnage. Sheila et Samantha ont des personnalités et des façons de travailler très différentes. La façon dont elles ont construit leur personnage a forcément été nourrie par leurs expériences passées, mais nous les avons toujours considérées l'une et l'autre comme des comédiennes, en leur faisant confiance et en nous adaptant à leurs demandes. Sur le plateau, elles pouvaient changer certains dialogues si c'était plus naturel pour elles, comme les autres comédiens d'ailleurs. Même s'il n'y a eu que peu de changements par rapport au scénario, c'est extrêmement important d'y associer les gens avec qui on travaille.

Il est important d'être en mesure de montrer une vision globale de la société kenyane sur l'homosexualité.

Les deux protagonistes sont très différentes l'une de l'autre, Kena, qui traîne avec les garçons, est dans l'observation, tandis que Ziki, qui est dans une bande de filles, est davantage dans l'action.

■ Absolument. Kena est un tomboy, elle joue au foot, et elle se sent plus à l'aise avec des gens qui ont les

mêmes centres d'intérêt qu'elle, comme Blacksta qui est le genre de personne à qui elle s'identifie. Mais chacune grandit au contact de l'autre. Et ça n'aurait pas pu se produire si elles n'avaient pas été différentes l'une de l'autre. Ce qui est très intéressant, c'est que parfois, quelqu'un qui est très différent de vous peut vous permettre de devenir une meilleure version de vous-même.

Quelle est la situation des personnes LGBTI au Kenya aujourd'hui ? Deux garçons ou deux filles peuvent-ils se tenir la main dans la rue ?

■ Réaliser un film sur deux jeunes femmes qui s'aiment pose plus largement la question des droits humains en Afrique de l'Est. Au cours des cinq années passées à développer ce film, nous avons assisté à une évolution inquiétante du climat anti-LGBTI en Afrique de l'Est. Certains films de la région ainsi que des émissions de télévision internationales ont été interdits pour des raisons de contenu LGBTI. Ce climat a étouffé les discussions sur les droits LGBTI et a réduit la liberté d'expression. Mais, les choses changent peu à peu, et vont dans le sens du progrès. Il y a en ce moment des actions en justice pour faire valoir que le droit à la vie privée est un droit constitutionnel qui doit être respecté. L'homophobie reste répandue au Kenya, mais je crois que tout le monde n'est pas d'accord avec les peines auxquelles sont condamnées les personnes LGBTI, et se développe aussi l'idée que la question de l'orientation sexuelle ne

regarde que soi.

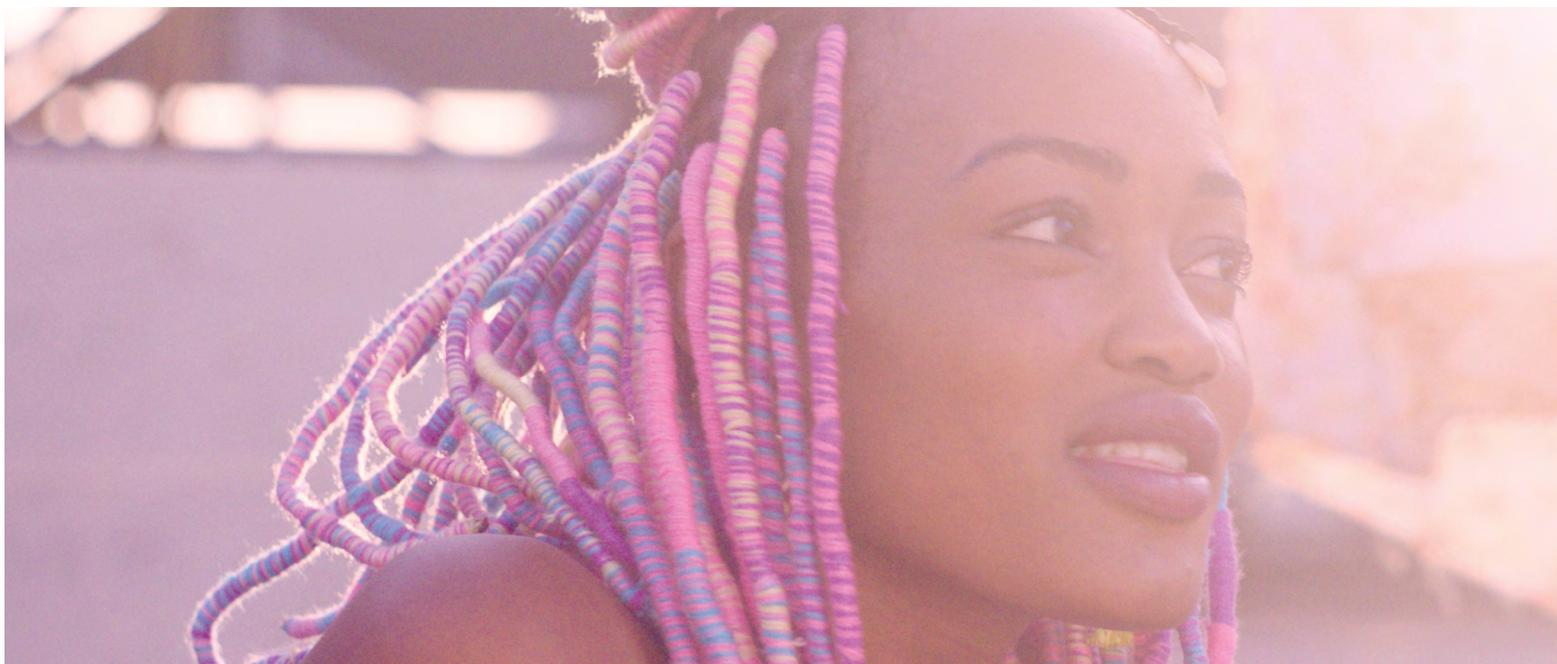
Concernant le fait de se tenir la main, il y a au Kenya un conservatisme qui fait que nous ne sommes pas à l'aise avec les démonstrations d'affection en public de manière générale.

Réaliser un film sur deux jeunes femmes qui s'aiment pose plus largement la question des droits humains en Afrique de l'Est.

On imagine qu'un film abordant un tel sujet n'a pas été évident à financer et à tourner au Kenya, un pays dans lequel l'homosexualité est toujours criminalisée.

■ En effet, j'imaginai que ce serait difficile mais je ne pensais pas que ce serait si long. Il a fallu sept ans avant de réunir l'argent pour tourner le film. Heureusement que nous avions un producteur formidable, Steven Markovitz. Il a ensuite été rejoint par Marie-Pierre Macia et Claire Gadéa qui, avec le soutien de l'Aide aux Cinémas du monde du CNC, ont coproduit le film. Nous avons demandé des fonds auprès de différents guichets, pour la plupart européens. Nous avons essayé

beaucoup de refus, parfois les gens nous répondaient qu'ils ne voulaient pas s'impliquer dans une telle histoire parce qu'ils ne voulaient pas offenser les gouvernements africains. Mais rien de tout cela ne nous a arrêtés, nous n'avons jamais baissé les bras. Quand le tournage a commencé, nous savions que nous avions demandé toutes les autorisations nécessaires donc que nous ne pourrions pas rencontrer de problème. Les précautions que nous avons prises visaient surtout à faire en sorte que les actrices se sentent en sécurité et en confiance.



Peu après l'annonce de la sélection de *Rafiki* à Cannes, on apprenait qu'il avait été banni par la commission de classification des films au Kenya. Qu'en est-il aujourd'hui ?

■ Le film ne peut toujours pas être distribué et diffusé au Kenya. On m'avait demandé de modifier la fin du film car ils souhaitaient que ça se termine sur une note de repentance, mais pour moi ça n'aurait pas été conforme avec l'idée d'espoir et de joie à laquelle je tenais, notamment vis-à-vis des spectateurs du monde entier. Et donc la commission a décidé qu'en l'état, le film ne pouvait pas être montré. Il sera projeté au Festival du Film de Durban et nous espérons qu'il sera programmé dans d'autres festivals sur le continent.

Pensez-vous que raconter une histoire d'amour au cinéma puisse être un acte politique ?

■ J'espère avant tout que mon film sera vu comme une ode à l'amour, qui ne se passe jamais sans heurts, et comme un message d'amour et de soutien à

ceux d'entre nous qui doivent choisir entre l'amour et la sécurité. Je voudrais que ce film pousse un cri, là où des voix ont été tuées. Les films reflètent qui nous sommes et qui nous pouvons être. Ils nous permettent aussi de découvrir d'autres cultures, d'autres modes de vie, des gens qu'on ne s'attend pas à rencontrer dans la vie. J'ai cette croyance profonde dans le pouvoir du cinéma de transformer les cœurs et les âmes. Par bien des aspects, l'amour a la capacité de transformer les choses. Je pense que la douceur est le seul outil à même de vaincre la haine, la myopie ou le conservatisme qui oppresse. La seule manière de changer les choses, c'est de le faire à travers la joie, l'espoir et le fun.

Entretien réalisé par Julien Dokhan - Juin 2018



« J'espère avant tout que mon film sera vu comme une ode à l'amour. Par bien des aspects, l'amour a la capacité de transformer les choses. »



SAMANTHA MUGATSIA

Samantha est née au Kenya. Plasticienne et mannequin, elle est également musicienne. Elle s'illustre en tant que batteuse sur la scène underground nairobiennne depuis 2014 ainsi que dans de nombreux festivals de musique en Afrique de l'Est et joue notamment dans le groupe Yellow Light Machine.

Auparavant, elle fut batteuse du groupe House of Reggae aux côtés de Mighty Joshua, dans plusieurs groupes de hip-hop kenyans, avec le collectif d'écrivains panafricains Jalada, avec les écrivains du Kwani Trust, ainsi qu'avec le groupe AlSarah and Nubatones en assurant la première partie de leur tournée.

Elle a par ailleurs pris part au projet Afri-Na-Ladi avec l'artiste Jojo Abot. *Rafiki* est sa première grande expérience au cinéma.

SHEILA MUNYIVA

Sheila est originaire de Nairobi. Elle a d'abord suivi des études pour devenir présentatrice de journaux télévisés avant de se tourner vers le cinéma. Actrice, scénariste et réalisatrice – elle a réalisé plusieurs publicités et travaille actuellement sur son premier court-métrage *Ngao*, elle s'investit également auprès des jeunes filles d'une école du bidonville de Kibera, situé au sud de la capitale kenyane. *Rafiki* est son premier grand rôle au cinéma.

BIOGRAPHIE

WANURI KAHIU

Wanuri est née à Nairobi. Elle fait partie de la nouvelle génération de cinéastes africains. Ses films ont été montrés dans de nombreux festivals et son travail, en tant que scénariste et réalisatrice, est régulièrement salué par la critique internationale. *Rafiki* est son deuxième long-métrage.

From a Whisper, son premier long-métrage réalisé en 2008, revient sur les événements qui se sont déroulés lors des attentats des ambassades américaines de Nairobi et de Dar es Salaam en 1998.

En 2009, elle réalise pour la télévision *For Our Land*, sur la lauréate du prix Nobel de la paix Wandari Maathai.

Co-fondatrice d'Afrobubblegum, société de média qui promeut un art africain dynamique et jovial, nommée TED fellow en 2017 et Cultural Leader du Forum économique mondial de 2018, Wanuri Kahiu a également publié un livre pour enfant (*The Wooden Camel*).

Elle est actuellement en post-production de *GER* (*Être séparé*, long-métrage documentaire) et en pré-production de *Rusties*, un film d'anticipation qui se passe à Nairobi.



2008 ■ **From a Whisper**

Africa Movie Award (meilleure réalisatrice), Festival International du film de Zanzibar (Prix Golden Dhow), Kalasha – Kenya film and TV Awards (meilleur film)

2009 ■ **For Our Land**

■ **Pumzi** CM
Festival de Sundance 2010, Festival du film indépendant de Cannes 2010 (prix du meilleur court-métrage), Journées cinématographiques de Carthage (Tanit d'argent).

LISTE ARTISTIQUE

KENA	Samantha MUGATSIA
ZIKI	Sheila MUNYIVA
JOHN MWAURA	Jimmi GATHU
MERCY	Nin WACERA
PETER OKEMI	Dennis MUSYOKA
ROSE OKEMI	Patricia AMIRA
BLACKSTA	Neville MISATI

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION Wanuri KAHIU

SCÉNARIO Wanuri KAHIU, Jenna BASS

IMAGE Christopher WESSELS

MONTAGE Isabelle DEDIEU

SON Frederic SALLES

CASTING Nini WACERA

PRODUCTION BIG WORLD CINEMA - Steven MARKOVITZ, Tamsin RANGER

AFROBUBBLEGUM PRODUCTION - Wanuri KAHIU

CO-PRODUCTION MPM FILM - Marie-Pierre MACIA, Claire GADÉA

SCHORCUT FILMS - Georges SCHOUCAIR

APE&BJØRN - Ruben THORKILDSEN & Verona MEIER

RINKEL FILM - Reinier SELEN

RAZOR FILM - Gerhard MEIXNER & Roman PAUL

EN ASSOCIATION AVEC Tango Entertainment

AVEC LE SOUTIEN DE

L'Union européenne, Groupe des États ACP, CNC, Institut français, Sørfond, The Netherland Film Fund, Hubert Bals Fund, the Berlinale World Cinema Fund, Arri International Support programm

DISTRIBUTION FRANCE MÉTÉORE FILMS

PRESSE FRANCE MAKNA PRESSE - Chloé LORENZI

VENTES INTERNATIONALES MPM Premium

